

## Du surnaturel

### Au coeur du mythe

Bertrand Bergeron, *Du surnaturel, essai*.

[Notre-Dame-des-Neiges, Québec], Éditions Trois-Pistoles, 2006,  
281 p. + « Une écologie du surnaturel » sur feuille volante  
encartée. ISBN 978-2-89583-138-9

Jean Du Berger

Volume 8, 2010

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/045267ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/045267ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Société québécoise d'ethnologie

ISSN

1703-7433 (imprimé)

1916-7350 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cette note

Du Berger, J. (2010). Du surnaturel : au coeur du mythe / Bertrand Bergeron, *Du surnaturel, essai*. [Notre-Dame-des-Neiges, Québec], Éditions Trois-Pistoles, 2006, 281 p. + « Une écologie du surnaturel » sur feuille volante encartée. ISBN 978-2-89583-138-9. *Rabaska*, 8, 155–164. <https://doi.org/10.7202/045267ar>

*Points de vue / livre*

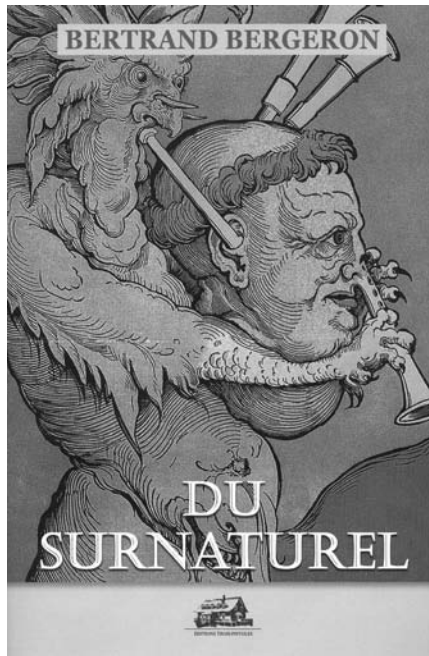
## Du surnaturel

Bertrand Bergeron, *Du surnaturel, essai.*

[Notre-Dame-des-Neiges, Québec], Éditions Trois-Pistoles, 2006, 281 p.

+ « Une écologie du surnaturel » sur feuille volante encartée.

ISBN 978-2-89583-138-9.



## Au cœur du mythe

JEAN DU BERGER

Québec

Lorsque *Rabaska* m'a demandé de faire un compte rendu de l'essai de Bertrand Bergeron, *Du surnaturel*, j'étais plongé dans la lecture des *Œuvres* de Claude Lévi-Strauss dans la magnifique édition de la Bibliothèque de la

Pléiade que je venais de m'offrir<sup>1</sup>. J'y découvrais de nouvelles perspectives : le pessimisme de *Tristes Tropiques* m'atteignait plus profondément : « Le monde a commencé sans l'homme et il s'achèvera sans lui. Les institutions, les mœurs et les coutumes, que j'aurai passé ma vie à inventorier et à comprendre, sont une efflorescence passagère d'une création par rapport à laquelle elles ne possèdent aucun sens, sinon peut-être celui de permettre à l'humanité d'y jouer son rôle<sup>2</sup>. » La lecture de l'essai de Bergeron se fit en contrepoint de la relecture de Lévi-Strauss.

Au niveau qui est le mien, j'aurai aussi passé ma vie à étudier les pratiques culturelles de l'Amérique française et à m'interroger souvent sur le sens de toutes ces paroles et de tous ces gestes. Par exemple, les conteurs croyaient-ils vraiment en leurs histoires ? Par un bel après-midi d'automne, Ernest Fradette, le magnifique conteur de Bellechasse, m'a raconté une « histoire de mauvais sort. » À mes yeux, c'était une légende (avec références au *Motif-Index of Folk Literature* de Stith Thompson) ; pour lui, il s'agissait d'un fait qui s'était bel et bien passé près de chez lui. Quant au conte de la « Grand-Margaude et ses compagnons » (AT 513) que son père, Cléophas Fradette, avait raconté à Luc Lacourcière en 1953, c'était « autre chose » : « Ah ! ça, la Grand-Margaude, c'est rien qu'une histoire ! » Même son de cloche de la part d'Eugénie Duval, conteuse bretonne de Mézières-sur-Couesnon. C'était en août 1995, à Château-Richer. Je participais à une soirée de contes et légendes avec Michel Faubert, Florian Lambert et Eugénie. J'avais raconté « Le Diable beau danseur ». À l'entracte, Eugénie Duval m'a tout simplement dit : « Vous ne semblez pas croire à ce que vous venez de conter, vous ! » Je répondis : « Mais non, c'est une légende, c'est une histoire... » Elle rétorqua : « Je vois ! Eh ! bien moi, je peux vous dire que c'est arrivé, et près de chez moi, en plus. La fille qui a dansé avec le *yable*, il a fallu faire venir le curé pour la libérer. » Et elle me raconta sa « version » sans préciser si elle avait été témoin de l'événement ou si on le lui avait raconté. *Memorate* ou *fabulate* selon la distinction de Carl von Sydow ? De quel lieu, Eugénie Duval parlait-elle ? Du monde des croyants ou du cercle des conteurs que Jean-Claude Carrière a nommé *Le Cercle des menteurs*<sup>3</sup> ?

Dans le champ de la tradition orale, il y aurait donc d'un côté les « beaux contes », les « vrais contes », où les héros font la rencontre de fées et de magiciens, d'ogres et de monstres, de sorcières et d'animaux secourables. Sur l'autre versant du paysage narratif, il y aurait les « contes vrais », des

1. Claude Lévi-Strauss, *Œuvres*, préface par Vincent Debaene, édition établie par Vincent Debaene [et al.], [Paris], Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », ©2008], xii+2063 p.

2. Claude Lévi-Strauss, *Tristes Tropiques*, dans *Œuvres*, op. cit., p. 443

3. Jean-Claude Carrière, *Le Cercle des menteurs, contes philosophiques du monde entier*, Paris, Plon, [©1998], 444 p.

« histoires vraies » où les diables dansent dans une veillée et construisent des églises en prenant la forme d'un cheval blanc et font voler des canots dans les airs. « Histoires vraies » où les morts reviennent « demander des prières », où les mécréants sont transformés en loup-garou et où, par une simple bénédiction, des curés éteignent des incendies...

Et voici l'essai de Bertrand Bergeron, *Du Surnaturel*. L'auteur a voyagé au pays des contes et légendes une bonne trentaine d'années en y recueillant des récits traditionnels auprès de conteurs comme Joseph Patry. Professeur au Cégep d'Alma au Lac Saint-Jean, il a entraîné ses étudiants et étudiantes sur les routes de « l'orature » et, de ces expéditions, ils ont rapporté de belles collectes. Chemin faisant, en plus des histoires, Bergeron a aussi noté coutumes et curieux rituels, pieuses pratiques et superstitions, croyances et *accroyances*. Il ne s'est pas contenté d'accumuler des enregistrements et des transcriptions, et il a publié de beaux recueils de récits provenant de son fonds de documentation : *Les Barbes-bleues* (1980), *Au royaume de la légende* (1988), *Il était quatre fois...* (1996) et *Contes, légendes et récits du Saguenay-Lac-Saint-Jean* (2004)<sup>4</sup>. En s'aventurant dans « la forêt des contes »<sup>5</sup>, il s'est engagé dans le maquis des définitions, des distinctions, des classifications pour tracer la frontière entre la réalité et ce qui semble se cacher au-delà. Il a, lui aussi, cherché le sens du discours traditionnel.

Bertrand Bergeron s'attaque au « phénomène complexe et fluide de la croyance » qu'il avait autrefois mis « délibérément de côté<sup>6</sup> ». Il semble s'être d'abord proposé de répondre à une question toute simple. Comment des hommes et des femmes peuvent-ils bien croire en des récits comme « La Charrette du pont Taché » (p. 95-97), « Le Diable à la danse » (p. 97-98), « Georges Muir » (p. 98-99), une mystérieuse aventure dans un camp de bûcherons (p. 106-108), « le noyé de la rivière Alex » (p. 108-109), etc. Puis, au-delà du pittoresque discours traditionnel, s'ouvrit une autre dimension qualifiée de « surnaturelle », de « sacrée », de « transcendante », de « religieuse », de « merveilleuse ». Ces qualificatifs réfèrent à des substantifs comme « le surnaturel », « le sacré », « la transcendance », « le religieux », le « merveilleux » : vaste domaine qui, au « Canada français », fut longtemps la « chasse gardée » de la religion catholique romaine, « la vraie religion ». Le catholicisme gérait le « surnaturel » par ses dogmes et ses rituels. Par sa liturgie et ses sacrements, l'Église accompagnait ses « fidèles » au fil des

4. *Les Barbes-bleues : contes et récits du Lac Saint-Jean. Répertoire de Monsieur Joseph Patry recueilli et présenté par Bertrand Bergeron*, Montréal, Quinze, « Mémoires d'homme », 1980, 256 p. ; *Au royaume de la légende*, Chicoutimi, Éditions JCL, [©1988], 389 p. ; *Il était quatre fois...* Chicoutimi, Éditions JCL, [©1996], 338 p. ; *Contes, légendes et récits du Saguenay-Lac-Saint-Jean*, Trois-Pistoles, Éditions Trois-Pistoles, « Contes, légendes et récits du Québec et d'ailleurs », 2004, 274 p.

5. Cf. *La Petite Fille dans la forêt des contes* de Pierre Péju, Paris, Laffont, © 1981.

6. *Au royaume de la légende*, op. cit., p. 16.

saisons et tout au long de la vie, « du berceau à la tombe » pour reprendre la formule d'Arnold Van Gennep<sup>7</sup>. En une génération, ce paysage culturel a profondément changé. Au moment où j'écris ces lignes, l'archevêque de Québec, le cardinal Marc Ouellet, retourne à Rome après ce qu'il faut bien qualifier d'échec : à la suite d'un long séjour à Rome, il pensait revenir au Québec des années 1950, mais ses initiatives pastorales n'ont trouvé qu'une faible écho chez ce qui reste de « fidèles ». Évoquant le phénomène de déchristianisation qui a frappé l'Église du Québec, Bergeron observe que « cette déchristianisation [...] ne s'accompagne pas pour autant de la perte du sentiment religieux, de la soif du surnaturel et de l'appel à la transcendance » (p. 22). Cette religiosité contemporaine se manifeste dans la prolifération des sectes par exemple (p. 40-48).

C'est dans ce contexte que Bertrand Bergeron s'est proposé de faire le point sur toutes les dimensions du surnaturel au Québec : « Pourquoi ce projet maintenant ? Parce que la demeure du surnaturel est encombrée et désordonnée, et qu'une mise en ordre même rudimentaire est déjà mieux que le laisser-aller et le fouillis actuels. Elle permettra de voir clair, de dégager des orientations, d'élaborer une classification minimale davantage soucieuse de pragmatisme que mue par l'esprit de système » (p. 11). En somme, le *chaos* (« encombrée et désordonnée », « le laisser-aller et le fouillis actuels ») pourrait-il s'organiser en un *cosmos* (« mise en ordre », « voir clair », « orientations », « classification minimale »). Parlant des grands témoins du « spirituel », tous chrétiens à l'exception du Mahatma Gandhi et du Dalai Lama, il conclut : « Voilà autant de gens qui ont manifesté tout au long de leur existence des “vertus héroïques” et dont l'exemple suffit à prouver qu'il n'y a pas à désespérer de l'homme, la dérive du sacré étant plutôt le fait de ceux de moindre foi, mal assurés de leurs croyances et qui confondent leur dérive personnelle avec le destin collectif de l'humanité. » « Dérive du sacré », « ...ceux de moindre foi », les « mal assurés de leurs croyances », ceux qui sont entraînés dans « leur dérive personnelle ». L'auteur, sans l'affirmer, semble de toute évidence opposer à ces malheureux des hommes et des femmes qui gardent le cap, dont la foi est forte et dont les croyances sont sûres au cœur de la confusion universelle. Ceux et celles qui résistent à l'entropie morale. « Le petit reste d'Israël » comme il est dit dans *l'Épître aux Romains*, chapitre 9, verset 27 : « Ésaïe, de son côté, s'écrie au sujet d'Israël : Quand le nombre des fils d'Israël serait comme le sable de la mer, Un reste seulement sera sauvé. » Serions-nous en présence d'une conviction profonde qui semble avoir guidé l'auteur dans sa recherche sur le surnaturel ?

7. Voir le beau témoignage du père Benoît Lacroix, *La Foi de ma mère. La religion de mon père*, [Montréal], Bellarmin, [©2002], 498 p.

L'auteur a beaucoup lu. Ses références vont de Ludwig Wittgenstein au vieux père Joseph de Tonquédec de la Compagnie de Jésus, de Karl Popper au père F.-J. Thonnard des Augustins de l'Assomption. Il fréquente les grands auteurs comme saint Augustin, Blaise Pascal, René Descartes, Montaigne. Il cite même sans trop s'y attarder des contemporains qui « sentent le fagot » comme André Comte-Sponville, Albert Jacquard et même Michel Onfray. Dans le champ de l'ethnologie, la discipline de sa thèse de doctorat<sup>8</sup>, il ne cite que le catalogue Aarne-Thompson, l'*Ethnologie générale* de la collection de la Pléiade, Claude Lévi-Strauss (qui, à ses yeux, légifère au sujet du mythe (p. 203) et, du côté « québécois », Jean-Claude Dupont et Martine Roberge.

La première partie de l'ouvrage porte sur le « Sentiment religieux ». L'auteur y établit un cadre épistémologique d'où se dégagent les points suivants.

En premier lieu, derrière tous les phénomènes rattachés au surnaturel, il y a des conteurs, que Bergeron présente comme suit : « L'homme étant un narrateur impénitent et volubile, inlassablement curieux de ses origines, il espère y lire sa finalité pour donner du sens à sa finitude » (p. 52). Plus loin, il précise : « L'homme ne pourrait vivre si on lui enlevait la possibilité de se raconter des histoires à lui-même et aux autres sur lui-même et les autres » (p. 126). En un mot, tous les récits, du plus auguste mythe à une simple blague trouvent leur origine dans un conteur. Quelqu'un a parlé une première fois d'« un cheval volant », par exemple. Souvenir d'un rêve ou création « poétique », une première performance a esquissé une histoire de « cheval volant » qui s'est mise à circuler de bouche à oreilles, par conséquent de mémoire en mémoire, pour émerger dans la parole d'autres narrateurs. Nous sommes dans le champ du langage, point de départ de l'exploration du « surnaturel ».

Dans cette perspective Bergeron cite la fameuse formule de Ludwig Wittgenstein dans son *Tractatus logico-philosophicus* : « Les limites de mon langage signifient les limites de mon monde » (p. 53). En d'autres mots, tout est contenu dans le langage. Nous ne pouvons y échapper. Il donne forme au réel. Le conteur est dans le langage et c'est dans le langage qu'il rencontre ses auditeurs. Les productions de l'esprit humain circulent ainsi à l'intérieur des mots qui leur donne d'être. Lorsque meurent les mots, disparaît ce qu'ils faisaient apparaître ; lorsque l'on ne vénère plus des dieux, meurent-ils ? Où se trouvent maintenant Diane ou Artémis ? Où se trouvent Thor ou Odin ? À propos de ces dieux, on pourrait demander : « Mais où sont les neiges d'antan ? » comme le fit François Villon dans sa *Ballade des dames de temps*

---

8. « L'Imaginaire populaire du Saguenay-Lac Saint-Jean : la croyance légendaire et sa transmission », *thèse de doctorat*, Université Laval, 1985, 453 p.

*jadis* au sujet des ombres de Thaïs, d'Héloïse... Contentons-nous de prendre acte : le « surnaturel » s'inscrit dans le domaine langagier. Dans le grandiose « finale » de *L'Homme nu*, Claude Lévi-Strauss, au terme de sa vaste entreprise d'analyse des mythes, conclut ainsi :

Parvenu au soir de ma carrière, la dernière image que me laissent les mythes et, à travers eux, ce mythe suprême que raconte l'histoire de l'humanité, l'histoire aussi de l'univers au sein de laquelle l'autre se déroule, rejoint donc l'intuition qui, à mes débuts et comme je l'ai raconté dans *Tristes Tropiques*, me faisait rechercher dans les phases d'un coucher de soleil, guetté depuis la mise en place d'un décor céleste qui se complique progressivement jusqu'à se défaire et s'abolir dans l'anéantissement nocturne, le modèle des faits que j'allais étudier plus tard et des problèmes qu'il me faudrait résoudre sur la mythologie : vaste et complexe édifice, lui aussi irisé de mille teintes, qui se déploie sous le regard de l'analyste, s'épanouit lentement et se referme pour s'abîmer au loin comme s'il n'avait jamais existé<sup>9</sup>.

Bergeron pose une autre balise en identifiant l'émotion qui serait le fondement du « surnaturel », la peur : « Pour une bonne part, ce sentiment de peur à exorciser peut être recherché comme une source du surnaturel » (p. 67) et il cite « le témoignage du shaman eskimo Aua recueilli par Knud Rasmussen » : « Nous ne croyons pas : nous avons peur... » (p. 67-68). Maurice Maeterlinck précisait même : « La peur de la mort est l'unique source des religions. »

En posant la question de la croyance, Bergeron fait franchir une étape à son analyse. Il s'agit de la grande question de la science et de la croyance qu'il résume ainsi : « Croire, savoir sur parole ; savoir, connaître par la cause ; douter : ne pas savoir que croire » (p. 83) ce qu'une maxime allemande exprime de façon lapidaire : « *Glauben heist nicht wissen* » (« Croire signifie ne pas savoir »). S'appuyant sur les réflexions du philosophe Karl Popper, qui affirme que la science (le savoir) « repose sur trois critères incontournables : la prédictibilité, la répétabilité et la falsifiabilité » (p. 86), Bergeron conclut : « ... le surnaturel, qui échappe par essence aux trois critères démarcatifs de Popper, ne concerne pas la science au sens strict du terme » (p. 89). Il découle de cette assertion que le surnaturel n'a aucun rapport avec la science et relève de l'opinion ou que le surnaturel n'a pas à répondre aux critères de la science et procède d'une vérité supérieure.

Poursuivons. Avant d'esquisser la cartographie du « surnaturel », Bertrand Bergeron fait le point sur les pseudo-sciences, le témoignage, la perception et ses pièges, la privation d'information et la délégation de la vérification et enfin l'échelle d'observation. Une sorte de vade-mecum de l'exploration du « mystère »... Des « pseudo-sciences » (p. 89-92), souvent le produit de

9. Claude Lévi-Strauss, *Mythologiques IV, L'Homme nu*, Paris, Plon, 1971, p. 621.

canulars et de fumisteries, il « faudra se détourner d'une science qui reconnaît ses limites. » La valeur du « témoignage » sur lequel repose souvent la seule attestation d'un fait surnaturel dépend évidemment de la « fiabilité du narrateur » (p. 93) et l'auteur fait un rapide examen des stratégies qui utilisent les artifices du mensonge. Par ailleurs, la « perception » d'un phénomène comporte des « pièges » et peut être déformée par le témoin. Combien de phénomènes « surnaturels » sont produits par une hallucination visuelle, auditive ou olfactive ou par l'hystérie. Les psychotropes et l'abus d'alcool ont donné naissance à beaucoup de légendes. Bergeron propose aussi deux facteurs qui pourraient provoquer l'émergence de « croyances », la « privation d'information » et la « délégation de la vérification ». Lorsque nous n'avons accès qu'à certains éléments d'un phénomène, nous cherchons à compléter le tableau par des éléments empruntés à notre culture : par exemple, des membres du clergé, qui ignorent l'existence des plaques tectoniques, expliqueront un Tsunami ou un tremblement de terre par la colère d'un Dieu excédé par les péchés. Quant à la « délégation de la vérification », il s'agit tout simplement de l'action des intermédiaires dans la chaîne de transmission : au fond, la plupart des gens ne connaissent que le dernier état de l'expression d'un « fait ». Enfin, « l'échelle d'observation » représente la position de chaque auditeur en présence d'un récit. Tout est relatif. Ce qui est la croyance de l'un sera superstition pour un autre. Comme l'écrivait Blaise Pascal : « Vérité en deçà des Pyrénées, erreur au-delà. » Quand il s'agit des dieux des autres, tous les hommes sont athées.

En résumé, avant de rejoindre son auditeur le plus récent, le récit créé par une performance dans un premier contexte, s'inscrit dans une tradition qui unit locuteur et auditeurs et traversera de nombreux contextes, de performance en performance, où il se transformera jusqu'au jour où il sera fixé par l'écriture. Tout ce qui est inclus dans le champ du « surnaturel » a pris une première forme dans une performance langagière. Autour de ce premier récit, une communauté pourra bien se constituer et lui attribuer une autre origine : encore une fois, nous serons tout simplement devant d'autres paroles qui se seront superposées au récit originel.

Dans une deuxième partie (p. 119-239), Bertrand Bergeron propose une *Écologie du surnaturel* qu'il présente aussi dans un schéma ingénieux sous forme d'un long tableau en encart à l'ouvrage. Nous ne sommes plus dans le cadre de la seule tradition orale, l'auteur ratisse large. Il le faut bien puisque son objet d'étude n'est rien moins que le surnaturel, « le sacré », « la transcendance », « le religieux », « le merveilleux »... Il s'agit donc d'embrasser toute la réalité « surnaturelle » (ce qui semble un oxymore) et d'en définir les domaines. L'auteur va donc procéder à une patiente opération classificatoire



en utilisant des oppositions binaires (naturel/exonaturel, surnaturel essentiel/surnaturel modal, etc.).

D'entrée de jeu, une distinction capitale : il y aurait le *Naturel* qui se conforme aux lois de la nature, ou pour citer Bergeron, « tout ce qui découle de la causalité normale avec sa répétabilité accoutumée. » Il y aurait aussi en dehors de la Nature ce qu'il nomme *Exonaturel* ou *Métanaturel* ou même *Paranaturel*. (On peut se demander s'il y a de l'être en dehors de la Nature ou de la réalité). Prenons acte que nous ne sommes plus dans le domaine du « savoir », mais dans celui du « croire » qui débouche sur le *Surnaturel essentiel* où la foi tient lieu de démonstration. Bergeron refuse de s'aventurer dans cette catégorie du surnaturel car « son indécidabilité ne nous est d'aucune utilité, dans la discussion que nous tenons sur le sujet, bien qu'il soit considéré comme le seul vrai surnaturel » (p. 151).

Avec le *Surnaturel modal* nous serions en terrain plus solide : il s'agit d'une « manifestation surnaturelle dont le mode de production est parfaitement observable sans qu'on puisse trouver d'autre explication de son opération que le recours à cette cause intelligente autre que l'homme qui intervient de manière extraordinaire dans les affaires humaines ». En d'autres mots, il s'agit des miracles comme la guérison d'un cancer ou de phénomènes extraordinaires comme « chasser des chenilles » d'un champ, interrompre une hémorragie, « léviter », etc. (p. 153-154).

Cette étape franchie, Bergeron divise ce *Surnaturel modal* en : *Préternaturel*, *paranaturel* (*paranormal*), *merveilleux*, *miraculeux* et *magique*. Le champ du *Préternaturel* comprend tout ce qui dépasse les possibilités d'une nature donnée comme les exploits d'Alexis le Trotteur et de Victor Delamarre.

Dans le *paranaturel* (*paranormal*), sont regroupées la perception extrasensorielle comme la divination, la télépathie, la clairvoyance, etc., pratiques qui aspirent à un statut de « science ». C'est dans ce champ que s'inscrivent aussi « des manifestations reliées à la survie de l'âme » (p. 164) : revenants, fantômes, maisons hantées, « *poltergeists* » et les « sorties du corps » comme dans certaines histoires de loups-garous. Ici, l'auteur mentionne les récits sur les rêves, les expériences « de sortie du corps » lors d'un coma où se côtoient des témoignages de l'écrivain français Philippe Labro et du guerrier apache Geronimo.

Le *merveilleux* est l'« évocation nostalgique d'un ordre du monde qui a été autrefois objet de croyance et qui ne l'est plus » et comprend « les phénomènes, les événements, les récits qui relèvent du surnaturel en général et qui concerne l'univers révolu du paganisme » (p. 170). L'auteur y distingue deux grands domaines : celui du monde gréco-romain et celui des peuples qui étaient aux limites de l'empire, les Barbares. Deux catégories de

merveilleux se rattachent à ces ensembles culturels : le merveilleux gréco-romain et le « merveilleux anglo-saxon – incluant dans son orbite celui des peuples germaniques et scandinaves. »

Le *miraculeux* est le domaine de l'Église catholique et l'auteur s'inspire ici de deux jésuites, le père Joseph de Tonquédec (dont *l'Introduction à l'étude du merveilleux et du miracle* date de 1916) et le père René Latourelle. Tout relève ici de la foi. Pour eux, le merveilleux, c'est de la fiction et le miraculeux est de l'ordre de la réalité. Des miracles sont attestés : ainsi, à Lourdes, de 1858 à 1972, les autorités médicales ont reconnu trente-quatre guérisons miraculeuses tandis que les autorités religieuses en constataient soixante-douze. Mais il semble que la grande force qui a produit ces miracles a négligé de veiller sur le bien-être de plusieurs autres pèlerins : la même source (<http://fr.answers.yahoo.com/question>) nous apprend que durant la même période « sur la route du pèlerinage il s'est produit quatre mille deux cent soixante-douze accidents mortels de circulation. »

L'auteur distingue dans le *magique* un niveau supérieur (« magie spéculative », « magie naturelle », « magie cérémonielle ») et un niveau inférieur où il relègue la sorcellerie.

Enfin, à un dernier niveau d'analyse, il partage les genres narratifs selon qu'ils se rattachent au réel ou à la fiction. Au niveau du réel, dans ce qu'il nomme « le Surnaturel difficile », logent le mythe et la légende alors que le « Surnaturel facile » correspond à la fiction où sont regroupés le conte, le Fantastique, le genre « Fantasy » (épique, urbaine, féerie), le Gore et le Gothique. Notons en terminant que tous les genres narratifs se modulent selon quatre modalités du fantastique proposées par Tzvetan Todorov : l'exotique, l'hyperbolique, l'instrumental et le scientifique.

Bref, à la suite d'un patient travail d'exploration et d'analyse, Bertrand Bergeron propose une cartographie du « surnaturel » pour guider sur les chemins de l'imaginaire. Une quête du sens. Parcourant le champ narratif traditionnel, il a progressivement accédé à d'autres territoires où la frontière entre la fiction et le réel est imprécise. Son analyse fait parfois référence à une réalité surnaturelle qui échapperait au savoir et qui reposerait sur un acte de consentement et de mise en veilleuse des impératifs scientifiques. Réalité « supérieure » accessible au croyant et qui constitue pour lui le fondement du monde.

\* \* \*

Je m'interroge. Si tout ceci s'enracinait tout simplement dans l'homme. Parlant du totémisme, Lévi-Strauss observait : « Son image est projetée, non reçue ;

elle ne tient pas sa substance du dehors. Car si l'illusion recouvre une parcelle de vérité, celle-ci n'est pas hors de nous, mais en nous<sup>10</sup>. » Cette observation peut valoir pour toute activité de l'esprit. Ce qui est regroupé sous le terme de « surnaturel » ne serait-il pas un « construit » (pour reprendre une expression de Fernand Dumont) produit par le langage. Tout est fiction. Nous sommes au cœur d'un mythe, un de plus, dont le croyant n'est même pas conscient. Comme le dit encore Claude Lévi-Strauss dans *Le Cru et le cuit* (1968) : « Nous ne prétendons donc pas montrer comment les hommes pensent dans les mythes, mais comment les mythes se pensent dans les hommes, et à leur insu. » À ce niveau, tout est fiction et fiction éphémère. De génération en génération, la parole, flamme furtive, a éclairé la marche des hommes. Bertrand Bergeron a voulu donner un sens à ces lueurs qui éclairent la nuit du monde, éruption de lumière rapidement absorbée par l'obscurité comme des aurores boréales. Saluons cet effort.

Derechef, je m'interroge. Et si tout ceci n'était que ludique. Si tout ceci n'était que jeux langagiers qui regroupent des paroles le temps d'un récit ou d'un poème pour meubler par l'imaginaire l'angoissant silence dont parle Blaise Pascal : « Le silence éternel de ces espaces infinis m'effraie. » Et si, en définitive, Claude Lévi-Strauss avait raison : « Rien n'a de sens que par l'homme, lequel n'a pas de sens<sup>11</sup> ». Amer constat. Mais le grand ethnologue terminait comme suit le quatrième volume des *Mythologiques*, *L'Homme nu* :

« ...réalité de l'être, que l'homme éprouve au plus profond de lui-même comme seule capable de donner raison et sens à ses gestes quotidiens, à sa vie morale et sentimentale, à ses choix politiques, à son engagement dans le monde social et naturel, à ses entreprises pratiques et à ses conquêtes scientifiques ; mais en même temps, réalité du non-être dont l'intuition accompagne indissolublement l'autre puisqu'il incombe à l'homme de vivre et lutter, penser et croire, garder surtout courage, sans que jamais le quitte la certitude adverse qu'il n'était pas présent autrefois sur la terre et qu'il ne le sera pas toujours, et qu'avec sa disparition inéluctable de la surface d'une planète elle aussi vouée à la mort, ses labeurs, ses peines, ses joies, ses espoirs et ses œuvres deviendront comme s'ils n'avaient pas existé, nulle conscience n'étant plus là pour préserver fût-ce le souvenir de ces mouvements éphémères sauf, par quelques traits vite effacés d'un monde au visage désormais impassible, le constat abrogé qu'ils eurent lieu c'est-à-dire rien<sup>12</sup>. »

Je me tais.

10. Claude Lévi-Strauss, *Le Totémisme aujourd'hui*, dans *Œuvres*, Bibliothèque de la Pléiade, 2008, p. 547.

11. Interview dans la *France catholique* (16 octobre 1964).

12. Claude Lévi-Strauss, *Mythologiques IV, L'homme nu, op.cit.*, p. 621.